

Sous la rubrique « Un an de coronavirus », la Tribune de Genève publiait, ce mardi 16 mars, en épisode 3, page 7, une interview de Christine Clavien, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Genève, philosophe des sciences et de la morale, membre de la commission nationale d'éthique en matière de médecine humaine. Le titre de l'article était : « Les gens altruistes ? On doute ».

Le constat est celui que nous pouvons tous faire, « les beaux élans d'applaudissements de la première vague se sont essouffés, la crise augmente les inégalités - qui étaient déjà présentes ». Ainsi « les femmes, les professions les plus précaires, les classes sociales défavorisées sont les plus concernées. Elles ont plus de probabilité de perdre leur emploi, de tomber malades, de développer des complications ».

Et la philosophe de constater que les avancées scientifiques n'ont pas permis de régler ce problème fondamental des inégalités de traitement et qu'il y a *peu de résistance morale* (!) face à cette évolution.

Toujours dans cette même ligne, la chercheuse constate que l'initiative Covax, censée œuvrer pour une distribution équitable des vaccins dans le monde a du plomb dans l'aile.

Ce qui m'a frappé, sur toute cette page, c'est que la démarche de réflexion reste très horizontale.

Même à propos de la rubrique « Le Covid-19 a notamment eu pour effet de mettre les décès au centre des préoccupations » on parle du fait que « avec les progrès de la médecine, la mort est de plus en plus « organisée », qu'une belle mort est une mort planifiée, bien anticipée et qu'« avec la crise sanitaire, il est devenu difficile de bien mourir ».

Étonnant, comme réflexion, mais n'est-ce pas un peu court à propos de la mort ?

En lisant cet article, j'ai pensé un bref instant au sommaire de la Loi, aux deux commandements à travers lesquels Jésus résume toute la Loi.

L'altruisme dont il est question dans cette page de réflexion est, bien sûr, celui que nous abordons sous l'angle du deuxième commandement, l'amour du prochain. L'amour du prochain, soit ! Mais on mesure aussi la difficulté de cet amour du prochain.

La philosophe observe d'ailleurs qu'après un premier élan de générosité un peu plus large, celui-ci rétrécit son champs avec le temps et le cible sur notre entourage et notre communauté.

Sur ce plan rien de nouveau sous le soleil, on sait cela depuis plus de 2000 ans !

Ce qui me frappe, c'est que, dans toutes ces réflexions, on n'en reste toujours que sur le plan horizontal. C'est très moderne : le plus loin que l'on puisse aller, c'est la règle d'or !

Mais pas une once d'ouverture, pas une virgule, une petite place entre les mots qui laisse percevoir une ouverture sur la verticalité... Pas même à propos de la mort ! Une belle mort, c'est une mort bien anticipée ; on parle d'arrêter les soins qui maintiennent en vie, de directives anticipées etc., des réalités au demeurant utiles mais est-ce que cela suffit ?

Où est la place du combat avec la mort, du doute, de tout ce qui nous déstabilise par rapport à la mort où, tout d'un coup, on se demande si on a fait juste: les difficultés, les réussites, mais aussi les échecs... ? Où est-ce, tout cela ?

Lorsque je lis des articles de ce type, il me manque cruellement la place de l'autre commandement, le premier : *« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée. »*.

Je ne dis pas cela seulement parce que je suis pasteur, mais parce qu'il y a, exprimé là, quelque chose d'un amour premier et profond qui nous dépasse, l'amour de Quelqu'un qui nous aime de manière inconditionnelle, bien au-delà de ce que nous pouvons nous représenter, d'un horizon d'amour qui ouvre un champs sur l'infini, qui me bouscule et me bouleverse.

Quand j'échoue, dans l'amour du prochain, je sais qu'il y a un Dieu qui m'aime malgré mes échecs dans l'amour du prochain.

Dans les deux commandements, il s'agit d'aimer. Aimer, en soi, c'est quelque chose qui nous échappe. Il y a ma manière d'aimer et il y a celle de l'autre.

En aimant, je prends le risque de ne pas comprendre et d'aimer quand-même, sans mettre en doute que j'ai aimé.

Et ce n'est pas anodin qu'il y ait deux commandements : le premier, sans le deuxième, risque de nous conduire dans la déviance du fanatisme, mais le deuxième sans le premier, et bien, c'est ce qu'on peut lire sur une page comme celle de l'interview de Madame Clavien : l'écueil c'est l'altruisme qui s'essouffle.

C'est ce que j'appelle l'éthique du désespoir, l'éthique sans ressources pour refaire le plein.

Il y a une mise en tension des 2 commandements qui est nécessaire.

Lorsque le premier commandement nous invite à aimer Dieu, le Dieu que nous aimons, c'est celui qui nous aime avec nos failles, avec l'essoufflement de nos applaudissements et qui, parce qu'il nous aime quand même, malgré nos trahisons et nos reniements, nous aide à vraiment aimer les autres, malgré leurs failles et leurs trahisons. C'était mon premier point.

Jean-Michel Jacquet m'a envoyé un lien internet ¹ vers un article d'Henri Bacher qui constate que, ce qui manque le plus à notre monde, aujourd'hui, c'est d'avoir une structure de pensée donnée par sa méta-histoire (qu'il a négligée), c'est-à-dire une trame descriptive, théologique, spirituelle de notre histoire humaine.

L'auteur précise que « le fait qu'on élimine ou limite systématiquement le fait religieux dans l'espace public et politique est une liquidation de cette méta-histoire. Comme si la laïcité avait une histoire à nous raconter qui nous tienne de colonne vertébrale. Les Eglises sont mises au rang de salles de fitness spirituels, de « spiritual-builders ». Les panneaux avec des versets bibliques affichés en ville ne suffisent pas. C'est une réduction de la Bible à une forme de publicité. Avec de la publicité, vous ne pouvez pas construire une méta-histoire.

Par votre engagement comme conseillers de paroisse - mais déjà par votre simple présence au culte - par votre lecture biblique – régulière ou occasionnelle, un combat avec ce texte, par votre vie de prière, vous participez à rendre visible cette méta-histoire. Je vous en donnerai une illustration tout-à-l'heure.

Pour exprimer cette méta-histoire, qui est présente, mais souvent invisible, dans le lien que m'a envoyé J-M Jacquet,

(Michel Schach se déplace, grimpe sur le premier banc et suspend à un fil invisible deux feuilles blanches)

il y a ceci : la nécessité de vos histoires, accrochées à la méta-histoire, pour que Dieu puisse devenir visible dans ce monde et que cette méta-histoire puisse être vécue.

1 https://www.eglise-numerique.org/2021/02/autodestruction-du-judeo-christianisme-en-europe.html?utm_campaign=_ob_pushmail&utm_medium=_ob_notification&utm_source=_ob_email

Cela dit, dans le monde des fake news qui est le nôtre, votre engagement concret, en chair et en os, devient toujours plus important.

C'était mon deuxième point pour tenter d'illustrer mon premier point.

Il m'appartient encore, pour enraciner notre réflexion, de faire émerger de notre texte biblique de ce matin – sur le lavement des pieds – quelques clés de réflexion qui pourraient bien être cette méta-histoire, cette trame théologique et spirituelle dont nous avons besoin dans notre monde, dans notre société déchristianisée et même davantage, laïcisée.

On parlait un temps de société déchristianisée, mais aujourd'hui elle est presque laïcisée. Ça paraît absurde, mais voilà.

Le récit du lavement des pieds n'est rapporté que par un seul Evangile, celui de Jean. En raison de sa survenue pendant un repas – proche de la fête de Pâque, et comme l'évangéliste Jean ne rapporte pas le récit de l'institution de la Cène, d'aucun pensent qu'il y figure en lieu et place de la Cène. C'est un peu plus compliqué que cela... dans la mesure où vous découvrirez, en lisant l'Evangile de Jean, qu'on trouve des indications de 3 fêtes de Pâque auxquelles Jésus aurait participé (Jn 2,13.23 / 6,4/11,55 ;12,1 ;13,1)

Et, ici, il est bien précisé « avant la fête de Pâque » (donc cela ne remplace pas la Sainte Cène...) ce qui laisse entendre que Jésus n'a pas pratiqué ce geste symbolique du lavement des pieds pendant le repas de Pâque proprement dit - avec les pains sans levain, les herbes amères et, surtout, le sacrifice de l'agneau pascal – mais dans la perspective de Pâques.

Cela signifie aussi peut-être que, dans l'Evangile de Jean, l'agneau pascal que nous recevons au moment de la Cène et où Jésus prend la place de l'agneau est mis en perspective autrement.

C'est peut-être cette raison qui fait que la pratique du lavement des pieds n'a pas suivi dans beaucoup d'Eglises.

Tout à l'heure, vous avez entendu l'interpellation, face aux fake-news – de la nécessité d'un engagement concret, pour faire voir la méta-histoire.

Ce que je viens de dire laisse entendre que, malgré l'appel à des gestes concrets, il n'est pas certain que juste répéter le très beau geste du lavement des pieds soit suffisant.

En fait, tout l'enjeu, par rapport au début de mon propos, est de ne pas le laisser au niveau de l'imitation ou du 2^e commandement, réduisant le lavement des pieds à une expression de l'amour du prochain.

Pour le dire autrement, comment garder à ce geste sa pertinence, sa performance verticale invisible où vient se dire l'amour déboussolant de Dieu en Jésus Christ ?

Ceux qui sont venus mercredi soir au partage biblique ont découvert que le récit était constitué de 4 parties :

- ◆ un prologue (V 1-3) qui place le cadre théologique
- ◆ le geste symbolique proprement dit (4-5) où l'on voit Jésus se lever de table, déposer son vêtement, prendre un linge, verser de l'eau dans une bassine et commencer à laver les pieds des disciples.

La narration est sobre mais détaillée.

Le lavement des pieds était une pratique courante dans le monde juif, comme dans le monde gréco-romain. C'était un geste accompli par une personne de rang inférieur, en principe un esclave, parfois par une femme, vis à vis de son mari ou des enfants par rapport à leurs parents.

C'était un geste d'accueil qui, en principe, précédait un repas.

Ce qui est étonnant, c'est que Jésus n'accomplit pas ce geste au début du repas, pour préparer ses disciples à ce repas, mais au milieu du repas.

Jésus prend le rôle de celui qui est fragile. Il y a déjà là une parole de résistance aux inégalités de traitement.

Il n'est pas du tout certain que Jésus ait commencé par Pierre, mais il y a eu accroc au moment où Jésus est arrivé à Pierre.

- ◆ Après le prologue et le geste symbolique deux explications : la première est constituée d'un échange entre Jésus et Pierre (6-11), la deuxième (12-17) comme un enseignement à l'ensemble des disciples.
- ◆ C'est dans cette deuxième explication qu'on trouve l'idée de l'imitation du geste de Jésus. Celui-ci dit, en effet, « *Comprenez-vous ce que j'ai fait pour vous ? Vous m'appellez le Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis. Dès lors, si je vous ai lavé les pieds moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns les autres, car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le, vous aussi* » (12b-15)

On pourrait très bien ne garder que le geste de Jésus et cette deuxième explication : le récit se tiendrait parfaitement. (On appelle cela un apophtegme, une parole mémorable exprimée de façon concise.)

Mais là où ça devient intéressant, c'est dans la première explication, le dialogue entre Jésus et Pierre. Cette deuxième explication était probablement une mise en perspective de ce que l'évangéliste Jean veut dire à sa communauté. C'est là que se trouve le fil de la méta-histoire, là et dans les 3 versets du prologue.

Pierre, c'est l'enthousiaste, c'est le chrétien modèle, c'est celui qui a une représentation, une compréhension de la foi et de Dieu, comme nous l'avons tous et qui, à un moment donné, est bousculé, désarçonné, et le dit: sa représentation de la foi ne correspond pas à ce que Jésus est en train de lui proposer.

C'est l'homme d'une telle fidélité qu'il lui est très difficile de lâcher, à la rigueur d'accepter - malgré sa foi, pourtant éprouvée au contact du Christ et, peut-être, justement parce qu'il la sait acquise aux côtés du Christ – que cela puisse être différent de tout ce à quoi il s'était accroché jusque-là.

Il y a là un combat qui dit quelque chose du fil invisible, un combat de la foi, quelque chose qui résiste. C'est déjà cela, un aspect du fil invisible.

Un autre aspect de ce fil, qu'en nos temps modernes on a beaucoup de difficulté à admettre, c'est cette référence que le diable a pris sa place auprès de Judas :

« Au cours d'un repas, alors que déjà le diable avait jeté au coeur de Judas Iscariot, fils de Simon, la pensée de livrer (Jésus) ».

Le diable, vous y croyez ? Vous en parlez souvent dans vos conversations avec les autres ? Vous osez le faire ? Prendre ce risque dans une conversation , ça ne fait pas très sexy et, tout au plus, cela vous attire des regards condescendants ou amusés... parfois même inquiets : faut-il composer le 144 ?

Ici, Jean fait le choix d'introduire, à l'intérieur de cette démarche du lavement des pieds, une référence au diable.

Le diable, ici, de diabolos – le diviseur - en grec (6,70/8,44/13,2) ou Satan en hébreu (13,27) ou encore le Prince de ce monde (12,31/14,30/16,11), c'est une figure mythologique empruntée à l'apocalyptique juive. Elle renvoie à une dimension cosmique (du problème du mal) dans le monde où l'humain se débat.

Il s'agit dès lors, dans l'attitude de Judas, non pas d'une défaillance individuelle, d'une difficulté de compréhension, mais de beaucoup plus que cela, de quelque chose qui dépasse l'humain, l'humain qu'il est.

On pourrait se demander si l'enjeu qui conduit M. Biden à dire de M. Poutine qu'il est un tueur est une erreur d'appréciation, une tactique ou, avec le risque atomique

qu'il y a derrière, s'il n'y va pas aussi de quelque chose de diabolique... (comme pour la guerre, le féminicide, la mortalité infantile, la famine, l'exploitation éhontée des ressources naturelles au profit de quelques-uns etc.).

Si vous avez suivi l'actualité de cette semaine au sujet des réfugiés, un long article a montré que certains bateaux, partis sauver les réfugiés, se seraient mis d'accord avec les passeurs pour être au bon endroit au bon moment. On le leur reproche, évidemment, on aurait préféré qu'il y ait au milieu le risque que ces gens se perdent... Mais là encore, où est la part humaine - je comprends bien qu'il y ait un enjeu juridique – mais où est la part diabolique ?

Le dernier aspect de ce fil invisible – le plus important sans doute – c'est que, face à cet aspect troublant évoqué par le mot diable, il y a à propos du Christ, un mot qui revient huit fois, et c'est « savoir ». Jésus sait... il sait que son heure est venue, il sait d'où il vient et ce qui le constitue, il sait qui va le livrer, qui va le renier...

Il s'abaisse et lave les pieds de tous ses disciples, y compris ceux de Judas et de Pierre.

C'est ainsi... comme, quelques jours plus tard, sur la croix, qu'il les aima de façon absolue et jusqu'au bout, jusqu'à l'accomplissement absolu de cet amour absolu – qui est prêt à tout perdre, sans rien attendre en retour.

Avant de nous laver les pieds les uns aux autres, aimons déjà – de cet amour qui récapitule en lui le double commandement d'amour et dont même les grands dirigeants de ce monde, les Biden et les Poutine, les évêques et les papes, la modératrice et les secrétaires généraux, les péquins comme vous et moi, ont un grand besoin...

Notre monde n'a-t-il pas, avant tout, besoin de cela aujourd'hui?

A côté de toutes les mesures horizontales, où se trouve cette ouverture sur un amour infini ? Cette attitude qui accepte d'aimer sans comprendre - ce que nous devons parfois faire dans ce monde - qui accepte d'aimer envers et contre tout pour que nous puissions, peu à peu, apprivoiser tous les reniements, toutes les trahisons qui nous habitent et qui nous déchirent – pour que nous puissions oser croire, dans ce combat avec la mort ou avec le diable, que, définitivement, Dieu en Jésus-Christ sait ce qu'il fait et il est avec nous ?

C'est votre engagement de conseillers de paroisse que de le vivre ; c'est celui de votre pratique de croyants que de le rendre visible déjà simplement par votre présence ce matin.

Amen